



## L'EXILÉE, 4 actes

de Kistemaekers,

### Au National

### Le coeur dispose

3 actes de F. de Croiset,

### Aux Nouveautés.

### Au National

C'est un gentil conte de fées que cette ébauche dramatique d'une élégance imprévisible et d'un illogisme qui ne demande aucune justification puisque tout l'intérêt consiste en une enfilade de scènes romanesques, tragiques ou sentimentales.

C'est donc un gentil conte et rien de plus.

Dans une contrée imaginaire, une charmante princesse mariée à un vilain tyran, habite un sombre château couleur d'orage.

Dans la désolation de cette contrée impériale terrorisée par ce méchant prince "en pain d'épice" la pauvre petite Gina — c'est le nom de la charmante princesse — entrevoit l'attraitante "lumière de bonheur" que fait naître l'amour.

Où, elle aime tendrement et chaste ment un jeune précepteur français, venu en ce pays lointain par pure amitié pour le prince Léopold, son camarade d'étude.

Malheureusement, ce jeune précepteur français se laisse embobeler par une jeune française qui a un joli brin d'audace, une gracieuse témérité et une figure agréable. La charmante princesse sera si modestement affligée quand elle apprendra cette liaison.

Si cruelle sera sa douleur qu'elle en perdra la vue.

Grâce aux bons soins d'un vieux docteur grincheux, la guérison sera prompte, mais la malheureuse Gina n'en fera rien voir.

Elle profitera de ce qu'on la croit toujours aveugle pour surprendre une touchante scène d'amour entre le jeune français et la petite française. Elle assiste à l'agonie de ses espoirs. Les baisers qu'échangent les deux amants la meurtrissent douloureusement.

Puis, écrasée par l'irréparable, elle leur apprend en sanglotant qu'elle sait tout, qu'elle ne leur en veut pas, et qu'ils peuvent s'en aller ensemble vers le bonheur.

Sur ces entrefaites, éclate une révolution terrible qui dévaste le royaume. Le vilain tyran est tué dans la bataille et l'on donnera la couronne constitutionnelle au bon prince Léopold qui renoncera à la morphine pour se consacrer au bien-être de son peuple.

La charmante petite princesse, désormais malheureuse et chassée des terres fortunées où les coeurs aimants goûtent la joie de vivre, restera seule avec une vieille amie dévouée, sentimentale et bavarde.

Le conte est fini et comme je ne suis pas Scheherazade vous me permettez d'aller me coucher.

Mme Vhéry exprime avec émotion, la détresse et la dignité d'une princesse et la souffrance éperdue d'une femme torturée dans sa passion.

Mme Demons pare la figure de Jacqueline d'un enchantement de jeunesse et d'amour.

M. Lombard a dessiné une image intéressante d'un prince brutal et fanatique.

M. Scheler nous donne un précepteur élégant, d'une légèreté aimable et d'un caractère vaillant.

M. Cerey personifie le conseiller d'Etat d'une insensibilité glaciale.

M. Darnay est un prince veule et M. Fillion un savant rustaud.

SCAPIN.

### ENDURANCE DE NOS PIOUS-PIOUS

Ceux qui ont lu "La Presse" sont dispensés de lire ces lignes, car, semble-t-il, ils n'ont plus rien à connaître sur le sujet. "L'organe des Canadiens-Français" leur a appris, en effet, la longueur du trajet à parcourir, le poids que chaque soldat de voit porter, le nombre de spectateurs attroupés le long de parcours, et une foule

### Aux Nouveautés

On s'est plu à élaborer la généalogie de cette comédie élégante qui dissimule sous son aimable humeur et son dialogue enjoué une observation avertie des moeurs contemporaines.

Les critiques des grandes feuilles parisiennes ne s'accordent point sur les origines de ce Robert Levaltier, le jeune héros de la pièce de M. de Croiset.

Les uns prétendent qu'il est le frère de lait de Fantasio et qu'il fait partie de cette troupe d'adolescents avides et "inquiets" de ce trouble et magnifique dix-neuvième siècle, dont les aventures ont nourri sa songerie et formé son rêve de l'existence... Car son rêve n'est pas moins lyrique et moins sublime que celui de Fantasio... C'est toujours l'impatience d'être, de s'élever au-dessus de sa destinée et de sa condition...

Robert veut réussir et il l'avoue. Il pense que le succès appartient à qui sait le conquérir. Mais il apporte à cette conquête une âme chevaleresque et probe.

Sa conduite démentit fièrement tous ses calculs intéressés. Contrairement à ses prévisions, il obéit à son coeur honnête et franc pour déjouer les secrètes manigances d'un homme d'affaires malhonnête et d'un baron intrigant et louche.

Les autres prétendent que cet ardent secrétaire est de la même branche cadette que le jeune homme pauvre de Feuillet, et le Roger de Pailleron. On a même essayé de le faire remonter à Marivaux. Vous voyez qu'on lui a composé une noble et aristocratique famille. Quoiqu'il en soit, il est certain que ce genre de comédie remet "en circulation" les procédés de l'école de Scribe. Ce qui permet de supposer que la littérature gracieuse d'il y a soixante ans va revivre, affublée du costume et du langage modernes. "Il y aurait ici l'occasion d'une étude curieuse : comment un sujet identique, à cinquante ans d'intervalle se transforme avec le changement des moeurs, des habitudes et des opinions"... C'est pourtant vrai qu'il y aurait l'occasion d'une étude curieuse!

Mais ce serait très long; aussi j'ai résolu de n'en rien faire.

Je suis très embarrassé d'avoir à juger l'interprétation de cette comédie, vu que, mardi soir, les rôles étaient assez mal appris, et que les artistes prenaient terriblement du souffleur. Il est évident que la chasse à la réplique paralyse toujours le jeu d'un acteur en fournissant aux spectateurs le double plaisir d'entendre la pièce récitée par l'honnête citoyen qui est sous la cloche et les interprètes qui reprennent la phrase qui leur monte aux oreilles.

En dépit de ce léger contretemps, je puis dire que Mme Briant a dessiné un portrait fort attrayant de la jeune fille moderne, spirituelle, éprise de beauté, volontaire, mais tendre et amoureuse.

M. Robi a silhouetté un Robert Levaltier sincère et intelligent.

M. Roman a fait de Faloize, un bon vieux sculpteur un peu rabougri, mais foncièrement sympathique.

M. Darcy a fait une composition très adroite de Paraineaux, l'homme d'affaires sans crupules.

Les autres rôles peu importants sont bien rendus.

SCAPIN.

d'autres choses.

Cependant bien que le service d'informations de la "Presse" soit plus perfectionné que le nôtre, il est une chose qu'elle n'a pas dite à ses lecteurs: c'est que les moins harassés de nos pious-pious furent précisément ceux-là qui portaient les chaussures de l'ami Dussault, coin Saint-Denis et Sainte-Catherine, et que si tous les eussent portées, il n'y aurait pas eu de trainards.

## La Renaissance Allemande

(Suite de la première page)

large; l'autre planche oui a les mêmes dimensions représente "le Char triomphal de l'empereur".

Dès un voyage en Belgique et en Flandre où il est reçu par les peintres et les savants les plus illustres, Dürer rentre dans sa vieille maison de Nuremberg, avec une grande renommée et une très petite fortune. Durant les quelques années qui lui restent à vivre, il apporte au travail une moindre énergie, car si son esprit conserve toute sa vigueur de penser, il traîne cependant un corps miné par la maladie. Cette misère physique, ajoutée à la crise morale qu'il traverse, achève de le briser. En effet, il avait retrouvé sa ville natale entièrement métamorphosée. La Réforme y avait fait des progrès immenses. Comme il avait été, dès le début, un fervent de Luther, il suivit l'exemple général, ne voyant dans la Réforme, qu'une tentative de ramener l'Eglise à la simplicité des temps évangéliques. Mais quand il vit ses élèves et ses amis accusés d'athéisme, son esprit pondéré et son coeur profondément attaché aux croyances de sa jeunesse s'effrayèrent des conséquences qu'il n'avait pas su prévoir. Deux ans avant de mourir, il exécuta l'oeuvre capitale de sa fructueuse carrière: "Les quatre apôtres", qui peut être considérée comme son testament artistique et philosophique. Dürer expira subitement, le 16 avril 1628. S'il eut, avant de rendre l'âme, un instant de lucidité, il put se rendre le témoignage d'être toujours resté fidèle à "son instinct supérieur, à l'héroïque ardeur qui l'avait poussé à scruter patiemment le sens de la vie et le mystère de l'être".

Dessinateur et graveur, Dürer n'a pas connu la valeur musicale des tons. Le dessin est son vrai langage. Son style impétueux et serré, déconcerte de prime abord. Ce qui frappe avant tout c'est sa bizarrerie pittoresque. Sans être étranger à la grâce, il lui préfère la violence et la rudesse. Dans sa manière de traiter la figure humaine, il semble n'avoir jamais cherché l'élégance et la beauté; son effort tend à rendre avec fidélité la nature plutôt qu'à l'idéaliser. Pénétré du génie de sa race, il s'attache aux détails et par les détails minutieusement rendus, s'élève aux grandes vues d'ensemble. Cette recherche du détail a fourni au grand artiste allemand l'occasion d'enfermer dans son oeuvre l'image vivante de son temps. L'Allemagne de l'époque est y est tout entière consignée, avec ses paysages, ses villes, ses fêtes, ses costumes. Il nous présente une humanité

pleine de frissons et de désirs derrière laquelle apparaît cet autre monde de l'au-delà qui est le décor fixe sur lequel se projettent l'ombre de nos mouvements et le néant de nos puériles agitations.

Dürer a donc été l'interprète du lyrisme de l'âme allemande qui avait déjà trouvé son expression dans le lied populaire. Ce que chantait la voix dans ces tristes mélodies, le graveur a voulu le rendre par le burin. Cet amour de la nature, il le manifeste dans le respect et la fidélité qu'il apporte à reproduire les spectacles qui le séduisent.

A son art se mêle un peu de science. L'artiste est doublé d'un naturaliste et d'un géologue. Comme il a besoin d'approfondir ce que ses yeux ont embrassé d'un seul regard, il s'agenouille et copie avec tendresse la fleur, le brin d'herbe et l'insecte.

Le christianisme est l'essence même de son génie et ni l'humanisme, ni la Réforme, ni la correspondance de Luther, ni l'amitié d'Erasmus ne purent en troubler la source abondante et pure. C'est elle, cette source faite de pitié et de mélancolie qui traverse toute son oeuvre en créant l'ombre des pensées lourdes et les envolées de lumière des suprêmes espérances.

J.-B. D.

Un médecin du vieux temps

(Suite de la 3ème page)

roard envoya M. Guérin son apothicaire en porter la nouvelle au roi à Fontainebleau. Autre date: le 9 octobre 1603 l'enfant qui vient d'avoir deux ans "fait l'opiniâtre et est fouetté pour la première fois". Héroard reproduit avec un très grand scrupule la prononciation du dauphin, prend copie de ses lettres, ne nous fait pas grâce d'une faute d'orthographe. Il est ravi de constater que l'enfant a des dispositions pour le dessin. Surtout il est fier d'être aimé de ce marmot. Le 3 novembre 1603 il écrit: "On lui demande: Monsieur, où aimez-vous mieux aller, ou au jardin ou à la chambre de M. Héroard? Il répond: A Héroard. Il me fait l'honneur d'y venir, entre gaieusement, me tendant la main". Un tel honneur valait bien quelques petits cadeaux.

Tant qu'il vécut, le médecin suivit son roi et ne cessa pas d'écrire. Mais à partir de 1620 les observations sont plus brèves et l'on voit apparaître des formules nouvelles: "J'ai appris que... — Je ne sais pas... — Je n'y étais pas..."

Une main étrangère nous apprend qu'il mourut le 11 février 1628, devant l'Allochelle, au service du roi son maître, visité en sa maladie par Sa Majesté et recouvert après sa mort par Sa dite Majesté en ces paroles: "J'avais encore bien besoin de lui".

(Extrait de la conférence faite le 3 novembre par M. Gautheron).

## POLITIQUE AMERICAINE



ELLE.—Qu'est-ce que vous pensez de la question des Tarifs?

LUI.—Hum!... Notre professeur d'Economie Politique a oublié de nous parler de celle-là...